

LORINE KANICKI

SEYRTHIOS

Un nouveau monde

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539573

Dépôt légal : septembre 2026

Je reprends connaissance avant même d'ouvrir les yeux. Mes paupières, encore engourdies par le sommeil, sont lourdes mais une lumière intense les traverse. Sentant un mal de tête poindre, je reste les yeux fermés quelques instants et me concentre sur les bruits alentour et sur les sensations.

Une brise fraîche me caresse le visage et fait frémir l'herbe autour de moi.

Attendez... Comment ça, de l'herbe ?

Je fais courir le bout de mes doigts sur le sol et je constate bel et bien que je ne suis pas dans mon lit, dans mon petit appartement, mais allongée à même le sol en plein air.

Se pourrait-il que je sois somnambule et que je sois sortie en plein cœur de la nuit ? Non, impossible, je ne suis pas sujette à ça, de ce que je sache.

Cette simple pensée me fait ouvrir grand les paupières si brusquement que je suis obligée de mettre une main devant mon visage pour ne pas être éblouie par la lumière du soleil.

Après quelques minutes, je me redresse lentement puis commence à inspecter les alentours du regard, prudemment.

Que ce soit à droite, à gauche ou devant moi, je ne vois que des prairies verdoyantes parsemées de fleurs, par-ci, par-là.

Je me pince avec le vague espoir que ce ne soit qu'un rêve un peu trop prolongé et très réaliste mais la douleur que je ressens au même moment dissipe mes doutes.

Mais où est-ce que je me trouve ?

On est en plein mois de février et je n'ai jamais vu cette période de l'année agrémentée d'un grand soleil et d'une chaleur pareille. C'est plutôt le contraire par chez moi, du genre gros nuages gris persistants, des trombes d'eau et un vent glacial qui s'insinue en nous jusqu'à nous geler les os. Un truc bien déprimant selon moi.

Ne voulant pas finir desséchée et me chargeant de la mission de trouver ne serait-ce qu'une bribe d'explication à cette situation, j'entreprends de me lever non sans retenir un gémissement de douleur à cause de quelques courbatures et j'époussette mon jean tout en remarquant que je ne porte rien à part mes vêtements de la veille.

Eh bien, je ne suis pas sortie de l'auberge, on dirait.

Je me vois déjà devoir chasser sur un terrain inconnu au bataillon si je ne trouve pas âme qui vive rapidement (enfin, s'il y en a) car avec l'astre solaire qui darde ses rayons ardents sur moi, je peux maintenant imaginer ce que ressentent les chipolatas qui se font griller sur le barbecue de mes parents quand je leur rends visite au mois d'août, pendant l'été.

Alors que je m'apprête à me mettre en marche, une vibration émanant de ma poche avant se met à retentir.

J'en sors mon téléphone portable et constate que l'appareil m'avertit de sa batterie pratiquement vide.

Ce laps de temps lui suffit apparemment pour vider les derniers pour cent qui lui restent et l'écran vire au noir total. J'appuie sur le bouton d'allumage plusieurs fois par réflexe, en vain. Voyant qu'il est inutilisable, je le remets bien au chaud au fond de ma poche, espérant trouver de quoi le charger sur le chemin, ce qui ne m'a l'air pas gagné.

Je me mets en route et prie intérieurement pour tomber sur un signe de civilisation ou au moins sur un indice de l'endroit où je me trouve.

Au bout de ce qui me semble trente minutes, ma promenade improvisée n'en finit plus et les rayons ultra-chauds du soleil me donnent des vertiges. J'attrape le col de mon t-shirt et essaie de me ventiler avec. De plus, des gouttes de sueur dévalent ma figure et ma respiration commence à se faire sifflante.

Le tournis s'intensifie petit à petit jusqu'au moment où mes jambes se dérobent sous mon propre poids. J'ai juste le temps de voir une bande de terre ressemblant à un chemin à l'horizon avant de m'effondrer puis de perdre connaissance.

J'entends des voix à travers le brouillard qui tapisse mon crâne. J'ouvre les yeux pour la deuxième fois de la journée

mais cette fois-ci, je ne suis pas couchée au beau milieu d'une prairie mais dans un lit douillet.

Celui-ci est fait d'un matelas rempli de ce qui se rapproche à des billes de plastique que l'on peut trouver dans les gros poufs qui sont dans ma chambre. Le drap qui me recouvre jusqu'à la taille, lui, est d'une couleur blanc cassé et est fait d'une matière semblable à la laine de mouton mais moins rêche et beaucoup plus douce.

Je tente de m'asseoir mais je suis aussitôt prise de nausées, ce qui m'oblige à me laisser retomber sur les oreillers moelleux calés contre le cadre du lit.

Je laisse cette sensation désagréable passer et regarde tout autour de moi.

La pièce où je me trouve est une petite salle percée d'une fenêtre sur ma gauche, qui laisse la lumière entrer à grands flots à l'intérieur. Elle est très sobre et est uniquement composée d'un petit bureau avec une chaise dans le coin gauche opposé à moi, d'une grande armoire en bois massif qui prend les trois quarts du mur à ma droite, le lit sur lequel je suis et une table de chevet à gauche.

Je remarque qu'un grand verre d'eau et deux petits pains sont posés dessus.

Je tends la main pour attraper le verre et mon regard est attiré par le tissu qui orne mon bras. Ma tenue consiste en une simple chemise de nuit gris clair et aucun signe de mes anciens vêtements.

Soit je suis passée par un portail temporel, soit mes rêves deviennent de plus en plus troublants.

J'ai juste le temps d'opter pour le second choix que je me fais sortir de mes pensées par la porte qui s'ouvre. Une jeune femme brune fait son apparition dans l'embrasure, sourit timidement en voyant mon air incrédule et s'approche doucement du bord du lit. Elle s'assoit à l'extrémité et ne dit rien.

Je comprends qu'elle me laisse le temps de reprendre mes esprits et j'en profite pour la regarder d'un peu plus près.

Elle doit avoir mon âge ou être âgée de quelques années de plus. Ses cheveux bruns sont coiffés en une natte épaisse qui lui descend dans le dos, une frange tombe pile au-dessus de ses yeux noisette et des taches de rousseur constellent son nez et ses joues.

Sa tenue est constituée d'un pantalon moulant noir sans poches doté d'une grosse ceinture en cuir où est fixé un fourreau, d'un débardeur marron et de sortes de mocassins noirs sans chaussettes.

La fille finit par placer une de ses mains sur sa poitrine et se met à parler.

— Je m'appelle Yamana, même si je ne parle sûrement pas ta langue, normalement, tu devrais pouvoir me comprendre.

Effectivement, le langage qu'elle emploie ne me dit rien du tout mais par je ne sais quelle sorcellerie, je comprends chaque mot qu'elle prononce comme si mon cerveau s'était mis en mode « Google traduction ».

J'ai déjà bien du mal avec l'anglais alors une langue qui n'est même pas répertoriée...

Imaginez regarder une émission étrangère où on a rajouté une voix dans votre langue maternelle par-dessus, eh bien, c'est la même chose en ce moment même.

Mon cerveau traduit facilement ces mots qui n'ont pourtant pas de sens puisque cette langue n'existe pas chez moi, j'en suis presque sûre.

Je m'empresse de hocher la tête de haut en bas, ce qui fait sourire la jeune femme de plus belle.

— Bien, et toi, comment t'appelles-tu ?

Ne réussissant qu'à sortir un croassement digne d'un corbeau malade, je saisis le verre et ingurgite la moitié du liquide d'un trait puis me racle la gorge sous le regard amusé de Yamana.

— Je m'appelle Harmylla. Où est-ce que je suis ? lui demandé-je, surprise de lui répondre alors que je ne connais absolument rien de l'alphabet qu'elle emploie.

Elle ne répond pas de suite, se lève, va vers l'armoire et l'ouvre. Elle farfouille quelques minutes à l'intérieur puis en sort une tenue semblable à la sienne.

Satisfaite de sa trouvaille, elle revient vers moi et pose un débardeur gris, un pantalon aussi noir que le sien et des chaussures beiges sur les draps, à mes pieds.

— Tu as l'air de faire la même taille que moi donc ces vêtements devraient t'aller. N'hésite pas à me dire si les mocassins ne sont pas à la bonne taille. Tu pourras récupérer tes vêtements plus tard mais vu ton statut de Particulière, tu ne

tiendras pas une heure sous le soleil de Seyrthios, on en a eu la preuve pas plus tard que tôt dans la matinée.

Sans plus d'explications, elle me laisse et sort de la chambre en refermant la porte derrière elle.

Je prends quelques minutes pour enregistrer les informations que je viens d'absorber.

Si j'ai bien compris, je me retrouve dans un endroit nommé Seyrthios, peut-être un pays ou même un monde à part entière, qui sait. Le soleil d'ici est apparemment beaucoup plus agressif que celui que je connais (quand il veut bien faire l'honneur de sa présence bien sûr).

Je me suis découvert un don pour communiquer dans une langue dont je ne connais même pas les bases et me voilà affublée du mystérieux statut de Particulière dont j'ignore les caractéristiques et ce que ça peut bien signifier.

J'enfile la tenue qui, en passant, me va comme un gant et je constate avec étonnement que les chaussures, en plus d'épouser parfaitement la forme de mes pieds, sont confortables et légères.

Un gargouillement profond s'échappe de mon ventre, me rappelant que je n'ai rien mangé depuis plusieurs heures. Je prends alors un petit pain et croque dedans après l'avoir senti. La saveur sucrée de la mie explose sur ma langue, ce qui me fait engloutir les deux aliments en seulement quelques bouchées. Je vide le verre pour faire passer la nourriture, me lève et me dirige vers la porte à pas de loup.

Je l'ouvre, jette un coup d'œil avant de sortir et d'apercevoir ma bienfaitrice affairée sur ce qui ressemble à un petit établi, à gauche, dans le fond de la bâtisse. Elle lève la tête et son grand sourire réapparaît immédiatement à ma vue.

— La salle d'eau est en face de toi et les toilettes se trouvent derrière la porte sur ta droite, me précise-t-elle tout en reprenant son activité.

J'entre dans la salle de bain et me poste devant un grand miroir qui surplombe l'évier (je note que celui-ci ne comporte pas de robinet). Je regarde mon reflet et l'image qu'il me renvoie me fait grimacer.

Avec mes cheveux noirs en bataille, les grosses poches sous mes yeux et les brins d'herbe maculant mon visage, j'ai l'air de sortir tout droit d'un mauvais film d'horreur.

Une petite bouteille d'eau est sagement posée sur le rebord de l'évier donc je la prends et me débarbouille tout en savourant la sensation de l'eau fraîche sur ma peau. Cela étant fait, je sors en me sentant plus réveillée qu'il y a quelques minutes. Je passe aux toilettes et constate qu'il s'agit de toilettes turques, je n'ai donc pas le choix que de faire le grand écart pour mener à bien ma mission qui se finit, heureusement, sans que j'en mette partout. Je me rhabille, réutilise la bouteille d'eau pour me laver les mains puis je me dirige vers la pièce principale de la maison.

La maisonnette de mon hôtesse fait la taille d'un appartement moyen. Une grande cheminée en pierre jouxte la salle d'eau et deux fauteuils rembourrés lui font face. Une table basse en bois sombre se trouve entre les deux et un énorme tapis manifestement fait de la même matière que la couverture du lit occupe les deux tiers du parquet au sol. Deux cadres représentant des paysages, placés de part et d'autre du cadre de la cheminée, complètent le tableau.

Une petite cuisine prend tout le mur du fond et est constituée d'un grand four à bois, une sorte de gazinière fonctionnant avec le même combustible vu le tas de bûches entreposé dans l'angle droit et un grand plan de travail se trouve contre le mur gauche. Un détail me fait tiquer :

Je ne vois ni réfrigérateur ni hotte au-dessus de la cuisinière.

Note pour moi-même : Faire une liste des nombreuses questions à poser à la jeune femme.

Pour finir, l'établi où la brune travaille est calé contre le mur droit à côté du monticule de bois et la porte d'entrée, taillée dans un bois clair, fait face au foyer de la cheminée.

Celle-ci est grande ouverte et trois gros bidons d'eau remplis à ras bord font office de cale-porte. La lumière extérieure se déverse à l'intérieur, nimbant l'espace d'une vive clarté.

Je m'étire, appréciant le craquement de mes os endoloris et sentant mes muscles se détendre.

Je marche ensuite en direction de la brunette et me penche par-dessus son épaule pour regarder ce qu'elle fabrique. Tout un tas de petites amulettes pas plus grandes que deux

phalanges de mon index sont alignées tout le long du mur sur plusieurs rangées.

Je ne parviens pas à identifier la matière dans laquelle elles sont faites, en tout cas, ça semble être un métal ressemblant à de l'acier mais beaucoup plus mat et leurs faces sont gravées de symboles.

Au même moment, Yamana pousse un soupir de satisfaction, se frotte les mains puis enfourne les amulettes dans une besace en cuir qu'elle ferme à l'aide d'un cordon fin et le dépose au pied de la porte.

— J'ai oublié de préciser qu'on est chez les parents d'un de mes amis, Rax. Cette maison est la leur et je t'ai trouvée alors que j'étais en chemin pour leur rendre visite à Alzo, le village où on se trouve, me lance-t-elle comme si elle avait lu dans mes pensées.

Elle vérifie deux trois choses, pousse les bidons en dehors du logement, prend la besace puis ferme la porte derrière elle sans la verrouiller.

Deuxième chose à mettre sur ma liste mentale.

Elle part sur la droite et je lui emboîte le pas. Elle s'arrête devant un grand pré où plusieurs chevaux broutent tranquillement. Elle siffle deux petits coups brefs et l'une des bêtes relève aussitôt la tête dans notre direction. L'équidé émet un hennissement sonore avant de s'approcher en trottant puis fourre sa tête dans le cou de la jeune femme. Celle-ci rigole et lui murmure des mots doux à l'oreille tout en lui ébouriffant le chanfrein.

— Harmylla, voici Excior, mon fidèle compagnon, et c'est un cheval mutant.

— Mutant ? ne puis-je m'empêcher de répéter, étonnée.

Elle laisse échapper un petit rire et pousse gentiment la tête de l'étalon alezan pour qu'elle se trouve face à moi.

Il n'a pas de naseaux ! Enfin si, mais ce qui en reste ne sont que deux grandes cicatrices rectilignes.

Je détaille l'animal de plus près et remarque les deux larges cavités sur son poitrail.

Voyant mon air médusé, Yamana sourit encore plus, clairement amusée.

— Cela fait toujours son petit effet quand on présente un cheval mutant à un Particulier mais je te rassure, tu vas t’y habituer. Et ils n’ont pas toujours été comme ça...

Son visage s’assombrit mais elle poursuit :

— Les chevaux ainsi que les vaches étaient normaux avant l’événement qui a tout chamboulé...

Je dois faire un effort de concentration pour entendre les derniers mots qu’elle prononce car ils sont quasiment inaudibles.

—... La Guerre Silencieuse...

La tristesse que je décèle dans son regard marron ne prend qu’une fraction de seconde avant d’être remplacée par sa joie intarissable.

— Ici, on est sur le territoire de Fyllairys et sur le territoire d’Elorem, les animaux domestiques présentent les mêmes caractéristiques mais ce ne sont pas de gros changements. La preuve, ce bonhomme est le plus gentil et le plus doux que j’ai rencontré jusqu’à maintenant, dit-elle en enserrant l’encolure du cheval de ses bras fins.

Je souris en voyant l’affection qu’elle porte à la bête massive et je la regarde le faire sortir tout en lui grattant l’arrière des oreilles. Elle part vers le côté opposé de la maison et l’animal se met à la suivre tranquillement. Elle s’arrête devant une petite écurie faite de planches rouges.

Elle se plaque contre une des lourdes portes à double battant et pousse de toutes ses forces pour la faire coulisser.

Je fais de même avec la deuxième mais elle résiste quelques minutes avant de reculer dans un bruit assourdissant.

Une brise s’engouffre à l’intérieur et soulève un nuage de poussière qui me fait tousser et éternuer.

La brune me remercie de mon aide, me tend un mouchoir en tissu puis allume une lanterne disposée à l’entrée et disparaît dans la pénombre.

Quelques minutes passent où je ne perçois que des raclements et des bruits de foin.

À l’instant même où je me décide à la rejoindre, elle en ressort tirant une grosse charrette à bout de bras. Je m’empresse de me mettre derrière et je pousse de toutes mes forces. Elle l’arrête devant les portes ouvertes et va chercher les provisions qu’elle a laissées au pied de la maisonnette.

La chariotte est couverte d'une toile épaisse à la manière des roulottes de cirque et je distingue deux couchettes à l'arrière. Au même instant, sans lui dire un mot, Excior se place de lui-même entre les deux bras du véhicule, à l'avant, et attend tranquillement que sa maîtresse le harnache.

Celle-ci dispose les trois gros bidons d'eau entre les couchettes et jette la besace en cuir sur un des sièges avant. Elle entoure les flancs de l'alezan de deux grosses lanières qui se clipsent comme sur les casques de vélos. Elle vérifie qu'elles sont bien serrées, retourne fermer les encombrantes portes de l'écurie non sans mal puis s'époussette les mains sur son pantalon.

— Dis-moi, tu as dit que cette maison n'est pas la tienne mais qu'elle appartient à ton ami. Où est-ce qu'il habite alors, et où sont ses parents ? me permets-je de lui demander quand elle prend place à mes côtés.

Elle me tend un papier où je peux voir une écriture tout en ronds et en symboles ondulés que je suis incapable de déchiffrer.

Je peux donc parler et comprendre oralement une langue dont j'ignorais l'existence mais je ne peux pas la lire, génial !

— Rax habite à Ephraa, la capitale de Fyllairys, là où la plupart des citoyens habitent et c'est notre destination. Ses parents y sont aussi pour y faire quelques courses comme ils l'ont signalé sur ce mot. Pour ma part, je suis aussi une citoyenne d'Ephraa, je viens ici de temps en temps pour aider un peu et Excior préfère le grand air d'Alzo.

Je ne pose pas plus de questions et la laisse vérifier qu'elle n'a rien oublié. Elle lance un « *Ali !* » sonore et le cheval se met au pas tranquillement.

Pendant notre cheminement à travers le village, je note que celui-ci s'est bâti autour d'un vaste lac. Des enfants traversent la route devant nous en riant et en jouant. Quelques hommes sont réunis, à genoux, sur un ponton bordant la rive, affairés à remplir de nombreux bidons d'eau, semblables aux nôtres. On chemine sur une grande allée qui doit être la rue principale et qui est remplie d'étals croulant sous divers objets, sur les deux côtés du chemin.